

Il est bien connu que la mort volontaire de Jacques Rigaut qui dénoua sa vie avec la froideur de la décision métaphysique du refus face à une «inacceptable condition humaine» le transforma en héros du dadaïsme. Il semble cependant que cette décision qui fit de lui un exemple et un modèle du comportement dada, ne corresponde pas, contrairement à une opinion assez répandue, à une protestation absolue face à un ordre culturel et social établi. Certes le refus, sous des dehors d'insoumission, de cynisme, de provocation et de mépris, fut l'axe autour duquel tourna la vie de Rigaut, et il atteignit son point culminant dans un suicide qui, d'une certaine façon, le fit entrer dans la légende surréaliste. Cependant, les textes de Rigaut, rassemblés par Martin Kay en un seul ouvrage, *Ecrits* (comprenant quelques articles publiés de son vivant, des brouillons de texte, inédits, notes, pensées, esquisses et correspondance), éclairent le refus d'une autre lumière: il semble qu'il ne s'agisse plus —plus seulement— de refuser la vie telle qu'elle se présente, telle qu'elle est organisée (ancrée dans une société déterminée et entraînant à sa suite des questions sociales, politiques et humaines) mais de se refuser à la vie sous quelque aspect qu'elle se présente. Les *Ecrits* nous font pénétrer non pas au cœur d'une décision mais au cœur d'une impuissance: impuissance et impossibilité du mouvement, de l'élan, de l'action, se métamorphosant par la suite en tendance à l'immobilité et finalement en chute vers le néant.

Rigaut posait déjà le problème fondamental dans le texte «Je serai sérieux...» (*Littérature* n.° 17, 1920):

«Il n'y a pas de raison de vivre mais il n'y a pas de raison de mourir non plus.»

Choisir la Vie s'avère donc aussi terrible que choisir la Mort. Il devient alors indispensable pour lui de trouver une porte ouverte, une issue possible à mi-chemin entre révolte et création; cette issue s'articulera dans un premier temps autour du principe de Plaisir. Plaisir et aussi Désir non envisagés dans une simple perspective d'évasion mais essentiellement comme possibilité de confusion de la réalité, marche vers le rêve, seul élément capable de bouleverser un monde qui se montre décevant et d'y établir une rupture. Il n'est plus question de vivre dans un cycle de «coucherries, bars et fumeries» (p. 17) (1). Il s'agit pour Rigaut de fonder un principe de Plaisir reposant sur la lucidité et la volonté de transformation, d'établissement de rapports différents permettant de percevoir et de sentir la vie dans toute son ambiguïté; cette volonté s'exerce comme tentative de provoquer certaines failles révélatrices du foisonnement souvent imperceptible de la vie. Le Plaisir éclot dans la capacité de fantaisie et de dérision qui inventent des liens nouveaux sur la trame du quotidien, ainsi que dans la moquerie et l'ironie qui enracinent la vie. Rigaut se jette dans cet élan d'espoir et le sérieux de la vie réside bientôt dans le jeu de l'acte absurde, la jouissance du «geste pur de causes et d'effets» (p. 15), provocation et expression de l'irrespect capable de «valider la vie» (p. 17).

Cependant il devient bientôt clair qu'ironie et humour marquent la nouvelle réalité du sceau de

l'inexistence; la solution un instant entrevue et vécue commence à s'épuiser. La porte ouverte se referme. L'esthétique du geste —ressort d'une vie au jour le jour et point d'articulation de la rupture du quotidien— se retrouve vouée à l' inanité, n'étant plus la «pierre de touche» (p. 17) de la vie mais plutôt celle du vertige irrémédiable vers la mort, vers le suicide. Il s'avère soudain pour Rigaut que tous les plaisirs sont tarifés, que rien ne peut plus amuser car tout est fiché, organisé, même le plaisir de l'absurde qui ne débouche que sur vide et absence. Le principe de Plaisir et de Désir n'a plus de raison d'être quand l'enjeu principal, la liberté de créer des valeurs nouvelles et par conséquent la liberté de l'esprit, ne peut être satisfait. L'émotion s'effrite et disparaît, et le désir se retrouve soudainement «sans images» (p. 21), trahi et aliéné à son tour.

L'effort de réalisation tend à laisser place à un processus de réduction, de distanciation, de détachement («Je tiendrai bientôt dans un seul mot», p. 55). Ce rétrécissement de la conscience s'intègre dans une démarche de non-réalisation car l'imagination ne possède plus une force réalisante, et elle commence à stagner dans l'ennui qui progressivement devient pour Rigaut l'unique manière de se situer dans le monde:

«en dehors de l'ennui je ne me trouve pas, je n'ai pas de place» (p. 16).

L'ennui maintient la vie dans une absence permanente de curiosité, dans une situation de passivité qui entraîne insensiblement vers le néant. Dès lors Rigaut accomplit avec tenacité un dépouillement progressif de soi et d'un monde où il n'y a rien à faire, rien à décider, rien à souhaiter. Sa seule volonté est de se laisser prendre à la passivité la plus complète, à ne plus rien s'autoriser, «pas même l'ennui» (p. 88). Il n'y a plus rien à espérer ni à regretter et Rigaut s'immobilise dans le présent:

«Je ne tiens pas plus pour la vie que pour la mort: c'est cependant, si je ne choisis pas, la mort qui décide pour moi. Je me laisserais encore aller, suffisamment assuré que si la mort n'est pas le choix de mon cœur, la vie n'a pas l'entraînement nécessaire pour me faire quitter mon fauteuil» (p. 91).

L'élan d'espoir a été pris au piège du pessimisme, la montée de l'angoisse devient permanente et pousse Rigaut à opter pour un simple «laisser-vivre» (p. 84).

Dès lors chaque fragment des *Ecrits* nous laisse voir un Jacques Rigaut absorbé par la contemplation du néant, puis absorbé par la création de son propre néant. Il ne saurait être question de fascination ni de passion dans la mesure où ces émotions supposent un élan, un mouvement initial, absents de l'univers de Rigaut. Le vide est tel que même «l'envie d'avoir envie» (p. 58) a disparu et chaque attitude consiste à être sans effort au cœur des choses: laisser venir à soi la vie, non plus aller au-devant d'elle. La vie devient attente et s'organise autour du principe d'Immobilité: possibilité de faire coïncider le monde et soi-même, de retrouver la dimension des choses et des émotions. Mais contrairement à ce vœu, l'Immobilité de Ri-



gaut n'est pas réceptive, mais ankylosante, et une fois de plus la tentative de «réconciliation» se transforme en rupture; une autre porte vient de se refermer. L'échange entre le Moi et le Monde perd une à une les voies de réalisation et disparaît au profit d'une assimilation qui permet à Rigaut de se définir comme «le plus bel ornement de cette chambre aussi vivant que la lampe et le fauteuil» (p. 15).

Sentant cette paralysie générale le gagner, Rigaut se tourne plus clairement vers l'écriture comme vers une planche de salut, car écriture et vie sont indissociables. Ecrire pour tenter de trouver une issue à la paresse et à la lâcheté, de «retrouver un moyen de respirer» (p. 48), de lutter contre la stagnation et la détachement. Ecrire pour continuer de vivre. («Comme un homme qu'un sommeil indésirable gagne se cogne la tête, j'écris») (p. 48). Il s'agit d'une réaction instinctive, Rigaut écrit par peur, car le néant est à la portée de la main et tout est indicible dans une sorte d'approche de la folie. S'ébauche alors en filigrane une tentative de reconquérir la vie par la littérature, de la rendre de nouveau accessible par les mots. Mais une fois encore la solution envisagée s'effrite, se dissout et accentue l'enracinement dans le dénuement: éclôt alors une écriture du renoncement qui s'acharne tout d'abord à anéantir le passé, à se déssaisir des origines. Le passé est maladie de la mémoire; il ne fait qu'empiéter sur le présent et n'a pas de raison d'être:

«autant d'événements impersonnels que je me rappelle comme s'ils m'avaient été rapportés, comme s'ils étaient arrivés à un autre, dépourvus de tout prolongement, de toute influence sur ma vie actuelle, tellement que je fais effort pour les évoquer, car, de moi-même, jamais je n'y retourne» (pp. 103-104).

De même qu'il n'existe plus de lien avec le passé, il semble ne plus en exister avec l'extérieur: l'intensité de l'échange s'amenuise et les écrits de Rigaut — aussi bien les textes que la correspondance — se vident progressivement de couleurs, d'images, de bruits et de sensations. Les cinq sens semblent vivre de façon autonome, sans répercussion, ni sur les sensations ni sur les sentiments. Ils ne sont plus véhicules entre le Moi et le Monde (même la voix devient étrangère). Tous les ponts avec l'extérieur sont coupés les uns après les autres en faveur d'un repli vers la coquille. Le mouvement des sens est vécu comme une erreur,

erreur à ne plus commettre. D'où la volonté de perdre pied dans le rapport avec le monde, de se dégager complètement d'une vie qui aurait besoin du secours des sens car le chemin ne peut exister que dans les limites voisines de la pureté. La non appartenance des choses, des expériences se veut absolue et s'étend progressivement aux mots, aux expressions. Le langage commence à porter atteinte à la vie. L'usage du possessif qui maintient un lien, qui suppose une relation, n'est plus permis, et parler/écrire devient impossible car «sortir pour regarder à l'intérieur» (p. 104) est devenu trop fatigant. Pour se «raconter», Rigaut n'emploie que noms et adjectifs, abandonnant le verbe et donc l'action. Dès lors la conscience se perd dans l'indifférence, avec en reflet des textes qui se perdent dans une certaine banalité, une certaine platitude, une tendance à la répétition des mêmes éléments. La marche vers le néant s'affole à travers une constante réduction. Les textes s'immobilisent dans une absence d'interrogations et d'exclamations et sont parsemés d'expressions négatives et restrictives. La ritournelle des «erreurs», «fin», «malchance», «suicide», etc. s'accompagne de verbes bientôt réduits à leur seule forme infinitive. Tout s'immobilise, il n'y a plus rien à dire.

«Il ne reste qu'un refus paresseux et contracté et les gestes, les désirs, la pensée s'éloignent de moins en moins de la coquille» (p. 54).

Et il n'y a plus rien à recevoir.

«Je ne puis pas être touché. Je ne sais plus même répondre. Paralysé» (p. 114).

Cependant la décision de la mort suppose un tel effort que Rigaut la remet à plus tard, et attend l'instant où la décision se prendra par non-participation, instant facile et magique où il suffira de marcher «automatiquement, sans curiosité, sans «expectation», parce qu'on ne peut pas faire autrement» (p. 61). L'élimination des sens, de la conscience et de la pensée sont donc les grands traits de cette impuissance à exister, de ce discours devenu silence. Le cauchemar prendra fin de lui-même quand l'espoir de refléter un autre monde en ce monde-ci aura totalement disparu.

(1) Jacques RIGAUT: *Ecrits*. Paris, Gallimard, 1970. Toutes les citations renvoient à ce volume.